

Un combat sanglant s'engagea; Porcario fut arrêté après avoir reçu sept coups d'épée; ses compagnons tombèrent au pouvoir des sicaires du saint-siège, et il n'y eut que Baptiste Sciégra qui parvint à s'échapper. Onze des conjurés eurent la tête tranchée au Capitole; vingt autres furent pendus aux portes de la ville; quinze autres furent brûlés vifs; quant à Porcario, il fut cloué en croix sur les murailles du château Saint-Ange.

Ces sanglantes exécutions terminées, la tranquillité se rétablit à Rome, et le pape put s'occuper de l'organisation d'une croisade générale contre les Turcs. Comme il jugeait le roi d'Aragon seul capable de conduire cette expédition, il lui envoya le cardinal Dominique Capranico, l'un des prélats les plus distingués de la cour de Rome, pour lui offrir le titre de généralissime des armées confédérées. En même temps le saint-père convoqua un congrès à Francfort, afin que tous les princes du nord arrêtassent le contingent des troupes que chaque état devait fournir.

Cette assemblée s'occupait activement des préparatifs de guerre contre les Turcs, lorsque dans la nuit du 24 mars 1455, le pape Nicolas mourut presque subitement, étouffé par la goutte. Le pontife fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre.

Plusieurs auteurs ecclésiastiques exaltent les qualités et les vertus de Nicolas; mais les historiens consciencieux disent seulement qu'il fut un des moins mauvais parmi les mauvais papes!

CALIXTE III,

FRÉDÉRIC III,
empereur d'Allemagne.

217^e PAPE.

CHARLES VII,
roi de France.

Election d'Alphonse Borgia. — Il veut poursuivre les projets de croisade de Nicolas V. — Le pape ordonne des prières publiques contre les Turcs. — Arrêt remarquable du parlement de Paris qui refuse des subsides pour cette entreprise. — Croisade contre les Maures d'Espagne. — Dissensions entre le saint-père et le roi d'Aragon. — Calixte feint d'armer des galères pour combattre les Turcs, et lève des décimes dans tous les royaumes chrétiens. — Opposition de l'Allemagne et de la France à cette mesure fiscale. — Abus de l'emploi des décimes. — Calixte veut donner le royaume de Naples à son neveu Pierre Borgia. — Mort du pontife.

Pendant les obsèques de Nicolas V, qui durèrent neuf jours suivant la coutume, le vieux cardinal Alphonse Borgia répandait partout une prédiction de saint Vincent Ferrier qui lui promettait la papauté; et sa confiance dans la prophétie était si grande, qu'il avait déjà choisi le nom qu'il devait prendre après son exaltation, et qu'il avait déjà contracté divers engagements, entre autres celui de persécuter les Turcs avec les armes spirituelles et temporelles.

Comme ce prélat était plus que septuagénaire, et que les débordements de sa vie avaient altéré ses facultés morales,

les cardinaux pensèrent qu'il était tombé dans l'enfance, et ne l'admirent qu'à grand'peine au milieu d'eux lorsque le sacré collège s'assembla. Néanmoins les choses se passèrent de telle sorte dans le conclave, que l'élection qui avait semblé impossible se réalisa. Aucun des cardinaux qui ambitionnaient la suprême puissance n'ayant pu réunir la majorité, tous reportèrent leurs voix sur le vieux Borgia, qui ne paraissait pas devoir leur faire attendre longtemps un nouveau conclave. Il fut intronisé sous le nom de Calixte III, qu'il s'était choisi à l'avance, et reçut l'adoration des fidèles après avoir subi les épreuves de la chaise percée.

Alphonse Borgia était né en Espagne; et si l'on juge de sa famille par ce qu'en dit Alphonse d'Aragon dans une de ses lettres, on doit supposer qu'elle était des plus infimes. Le jeune Espagnol avait été créé chanoine par Benoît XIII; plus tard, Martin V lui avait donné le siège de Valence et le chapeau de cardinal.

Devenu pape, Alphonse Borgia suivit la route tracée par ses prédécesseurs, et chercha à tirer le meilleur parti possible de son autorité, dans l'intérêt de son ambition et dans celui de sa famille. D'abord il nomma cardinaux ses deux neveux, qui passaient pour ses mignons, Pierre et Roderic Borgia, qui avaient à peine l'un vingt ans et l'autre vingt-cinq; ensuite, comme ces jeunes gens n'étaient pas satisfaits de cette éminente dignité, il donna à Pierre la charge de grand trésorier, et à Roderic la légation de la marche d'Ancone avec le titre de vice-chancelier du saint-siège.

Après avoir élevé ses favoris aux plus hautes dignités de l'Église, il restait à pourvoir à leurs dépenses; et comme le

trésor de Saint-Pierre était vide, il songea à le remplir, et fit prêcher une croisade contre les Turcs. A son commandement, des légions de moines se répandirent dans les différents royaumes de l'Europe; et sous prétexte de chercher des soldats, ils explorèrent toutes les provinces, toutes les villes, toutes les bourgades, rançonnèrent les habitants, leur vendirent des indulgences, des absolutions, et en tirèrent des sommes si énormes, que les caves du Vatican n'étaient plus assez vastes pour les contenir.

Sur ces entrefaites apparut une comète qui porta l'effroi dans tous les esprits; sa Sainteté profita encore de cette panique superstitieuse pour vendre de nouvelles indulgences. Enfin, lorsqu'il jugea que la mine était épuisée, il rappela ses moines auprès de lui; et en retour de tout l'or qu'il avait pris aux fidèles, il donna l'institution de l'Angelus, qui consiste à réciter l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, le matin, à midi et le soir, au tintement des cloches. Platine affirme gravement que les chrétiens ont dû à l'efficacité de ces prières plusieurs victoires, entre autres celle que le célèbre Jean Corvin Huniade, vavode de Transylvanie, remporta sur les musulmans devant Belgrade.

Outre l'impôt volontaire des indulgences, Calixte voulut encore prélever l'impôt forcé des décimes; mais sa bulle rencontra une vive opposition en Allemagne et en France, où le parlement de Paris intervint pour maintenir les immunités du royaume. Déjà cette assemblée, dans une circonstance précédente, s'était montrée hostile à la cour de Rome, et avait fait saisir les biens de Guillaume de Maletroit, évêque de Nantes, parce qu'il avait appelé au saint-siège d'une

ordonnance de Charles VII. A cette occasion, la docte chambre avait rendu le décret suivant :

« Déclarons le prélat coupable d'avoir violé les lois fondamentales de l'état, qui défendent d'interjeter des appels en cour de Rome; considérant que le roi ne tient sa couronne que de Dieu, et qu'il ne relève en matière temporelle d'aucune puissance sur la terre : quoique le saint-siège ait le droit d'excommunier canoniquement le prince, nous déclarons qu'il n'a pas le pouvoir de le priver de ses états, ni de les donner au premier ambitieux qui voudra s'en emparer, ni même de relever ses sujets du serment de fidélité; nous décidons enfin que les droits du souverain ne peuvent être plaidés que par-devant sa cour; que les prélats ne peuvent pas faire casser ses ordonnances par les papes, et qu'ils ne peuvent même sortir du royaume sans son autorisation. »

L'Université s'éleva également avec énergie contre la bulle des décimes; et malgré les flatteries que le saint-père prodiguait aux Français sur leur courage militaire, il fut décrété qu'aucun seigneur ne prendrait les armes contre les Turcs avant la révocation de l'impôt.

En Allemagne, les plaintes soulevées par l'avidité de Calixte furent encore plus vives. Tous les électeurs de l'empire réclamèrent en corps auprès de Frédéric, pour qu'il fit exécuter dans toute sa teneur le concordat qui protégeait la nation contre les violences des officiers du fisc apostolique.

En Espagne même, ses exactions irritèrent pareillement le roi d'Aragon; et comme la domination d'Alphonse se trouvait affermie en Italie par le double mariage de ses petits-fils,

le prince de Capoue et la princesse Éléonore, avec le fils et la fille de François Sforce, duc de Milan, il menaça de se retirer de l'obédience de Rome.

Au lieu de chercher à rentrer dans les bonnes grâces du roi d'Aragon, l'ambitieux Calixte, qui rêvait la couronne de Naples pour son neveu Pierre Borgia, s'appliqua à traverser les projets d'Alphonse, et lui refusa l'investiture du royaume de Sicile, que le prince demandait pour Ferdinand, son fils naturel, et les vicariats de Terracine et de Bénévent, qu'il demandait pour deux autres de ses bâtards.

Les choses s'envenimèrent à un tel point que le prince écrivit à sa Sainteté une lettre qui est parvenue jusqu'à nous, et dans laquelle Alphonse flétrit en termes énergiques l'infamie des mœurs de Calixte et sa cupidité insatiable; il lui reproche la bassesse de sa naissance et les moyens honteux auxquels il a eu recours pour s'élever; il dévoile les horribles mystères de lubricité qui se passaient dans sa famille; il l'accuse d'entretenir des relations réprouvées des hommes avec ses neveux, qu'il prétend être les fruits d'un inceste avec sa sœur; et il termine en lui jurant une haine implacable. En effet, Alphonse commença à intriguer contre le pape, et envoya solliciter Henri le Faible, roi de Castille, et les autres princes des Espagnes, d'abandonner la communion de l'infâme Borgia.

Pour prévenir les suites fâcheuses de ces démarches, Calixte s'empressa de faire partir pour Madrid un légat et trois moines chargés de complimenter Henri de la victoire qu'il venait de remporter sur les Maures, et de lui offrir un casque rehaussé de ciselures d'or et une épée dont la poignée était ornée de riches pierreries. Cette ambassade arriva à la cour

de Castille la veille de Noël, et présenta immédiatement au prince des lettres remplies d'adulations serviles et de magnifiques prédictions. Henri, vain et superstitieux comme le sont tous les rois, accueillit les flatteries des prêtres romains avec une joie extrême, et commanda pour le lendemain un service solennel à sa cathédrale, afin de remercier Dieu des victoires qu'il lui annonçait par son vicaire; mais son bonheur fut de courte durée, et les événements vinrent bientôt donner au pape un éclatant démenti. Pendant la célébration de la messe, un courrier apporta au prince des dépêches qui lui apprenaient la déroute complète de l'armée castillane, et la captivité de son général, le comte de Castaneda.

En France, l'indignation contre Calixte était à son comble, et le clergé même s'était mis en hostilité avec la cour de Rome, depuis la publication d'une bulle qui accordait aux moines mendiants le droit de confesser les fidèles au rabais, et leur permettait d'établir une concurrence redoutable avec les curés pour la vente des dispenses. L'Université de Paris se mêla de la dispute, prit parti pour les prêtres, et défendit aux moines de se prévaloir de la bulle du pape et de confesser: ceux-ci ayant refusé d'obéir à cette injonction, furent exclus du sein de l'Université; alors ils en référèrent à Calixte, qui cassa les décrets et les procédures des docteurs. Malgré la décision du pape, l'Université persista dans sa conduite, et obtint une ordonnance du roi qui portait défense aux moines mendiants de confesser les fidèles, s'ils ne voulaient être chassés comme des gueux du royaume. Force leur fut bien de se soumettre.

Quant à l'Allemagne, c'était inutilement qu'elle faisait

entendre ses réclamations contre le saint-siège; Frédéric laissait piller ses sujets, afin de partager leurs dépouilles avec Calixte; toutefois ces plaintes firent comprendre à sa Sainteté qu'il était impolitique de prendre autant d'argent sous prétexte d'un armement contre les Turcs, et de ne faire en réalité aucun préparatif de guerre; en conséquence il arma onze galères, qu'il mit sous le commandement du patriarche d'Aquilée. Les instructions de l'amiral portaient défense expresse de compromettre la sûreté de sa flottille; aussi le prudent marin se contenta de faire un voyage à l'île de Rhodes, qui était une des dépendances du saint-siège.

On fit grand bruit en Europe de cette ridicule expédition; les légats prétendirent qu'elle avait épuisé les ressources du trésor apostolique, et demandèrent aux rois une seconde levée de décimes, en offrant de partager avec eux les produits de ce nouvel impôt. Une proposition semblable ne pouvait qu'être agréable aux oppresseurs des peuples; aussi Henri de Castille, Christiern de Danemark, le roi de France, l'empereur d'Allemagne et les autres monarques qui régnaient alors, s'empressèrent-ils d'ouvrir l'entrée de leurs états aux collecteurs de Calixte; le roi d'Aragon seul refusa d'autoriser les exactions de la cour romaine.

Ce prince poursuivait toujours ses projets de vengeance contre Calixte, et avant de marcher sur Rome il faisait une guerre cruelle aux petites républiques, qu'il voulait détacher de la cause de son ennemi. Mais les Borgia ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter ses mauvais desseins, et il mourut empoisonné sous les murs de la ville de Gènes, dont il faisait le siège.

Dès que cette mort fut connue à Rome, le pape publia une bulle qui déclarait le saint-siège dispensateur absolu de la couronne de Naples, attendu que le testament d'Alphonse, qui disposait de ce royaume en faveur de Ferdinand, son fils naturel, devait être frappé de nullité, comme attentatoire aux lois divines et humaines. Il terminait ce singulier décret en donnant l'investiture des états napolitains à Pierre Borgia, son neveu, qu'il avait créé déjà duc de Spolète, et en défendant à Ferdinand de prendre le titre de roi, sous peine d'excommunication.

Au lieu d'obéir à sa Sainteté, le nouveau roi de Naples se disposa à lever une armée et à marcher sur Rome pour faire déposer son ennemi; il se fit précéder par un manifeste violent, dans lequel il s'exprimait ainsi : « Je respecte » la dignité de pape, mais je méprise la personne de Calixte; » je ne redoute ni ses anathèmes, ni ses poisons, ni ses » armes; je tiens le royaume de Naples par les bienfaits de » mon père, par le consentement des seigneurs, par celui » des villes et des peuples, et je le garderai..... »

Une guerre furieuse paraissait imminente, lorsque la mort du pontife vint fort heureusement changer le cours des événements; le 6 août 1458, Calixte succomba à une attaque de goutte, et laissa ses immenses trésors à ses infâmes neveux, Pierre Borgia et Roderic son frère, qui plus tard s'en servira pour acheter la tiare.

PIE II,

218^e PAPE.

FRÉDÉRIC III,
empereur
d'Allemagne.

CHARLES VII,
LOUIS XI,
rois de France.

Lettre érotique du saint-père. — Election de Pie II. — Histoire d'Ænéas Sylvius avant son pontificat. — Sa Sainteté ordonne des levées de décimes sous prétexte de la guerre contre les Turcs. — Le pape donne l'investiture du royaume de Naples à Ferdinand. — Concile de Mantoue. — Querelles du saint-père avec les Français. — Il appelle le célèbre Scanderbeg à son aide contre les Français. — Décret du pape contre les appels au concile. — Différends entre Pie II et les rois d'Europe, relativement à la collation des bénéfices. — Ambassades aux souverains. — Abolition de la pragmatique-sanction en France. — Lettre du pape à Mohammed II. — Lettre de Louis XI au saint-père. — Réponse du pontife. — Fourberies de Louis XI et de Pie II. — Lâche rétractation du saint-père. — Mort de Pie II.

« Trouvez-moi dans l'univers une chose plus répandue que » l'amour ! Quel est le royaume, la ville, le bourg où l'on ne » connaisse pas l'amour ? Dans les palais comme dans les » chaumières, les jeunes filles et les adolescents ne se livrent- » ils pas aux doux jeux de l'amour ? Existe-t-il une seule per- » sonne de l'âge de trente ans qui n'ait pas commis de crime